

Le postmoderne ne doit pas faire oublier le moderne. Le philosophe Jean-François Lyotard définit ici un terme qu'il a repris à son compte en le détournant de son usage.

Parfois, Jean-François Lyotard raconte en confidence qu'il a lancé le mot « postmoderne » un peu comme une boutade : il voulait simplement indiquer la fin d'une période de la pensée, celle des grands systèmes, des grands « discours de légitimation » qui légiféraient sur le réel, et trouvait commode la catégorie. Un livre sanctionnait l'opération : *La Condition postmoderne* (éd. Minuit, 1979). Depuis, l'expression s'est imposée et a suscité d'innombrables débats. Le postmodernisme est en passe d'être la dernière idéologie à la mode. Jean-François Lyotard explique ici ce qu'il convient d'en penser.

- **Le postmoderne, semble-t-il, vire au « look ». Que pensez-vous de cette « idéologisation » ?**

- Je ne prendrais pas le terme à mon compte. L'idéologie, qu'on la pense au sens faible, comme l'ensemble des productions de l'intelligentsia, ou que l'on l'entende dans un sens plus fort, marxiste, ne me paraît pas une notion susceptible d'apporter de grandes clartés. Si l'on dit, par exemple, que le nazisme est une idéologie, on ne dit à l'évidence rien d'essentiel, rien qui accroisse l'intelligence du phénomène. Mais j'accepte et je reconnais l'indication l'usage que ce terme suggère. Il est bien clair en effet - et j'en ai été conscient dès le moment où je l'ai appris - que le thème du postmoderne se prête merveilleusement à l'activation de la bêtise. Pour dessiner grossièrement le décor, je dirais que le postmoderne qui diffuse se présente à nous dans deux variantes principales. La première serait celle du cynisme, naïf et subtil. Nous sommes arrivés à un temps, affirme-t-elle en substance, où le programme de la modernité est parvenu à bout de course, où tout a été expérimenté ou tenté : la seule voie qui s'offrirait encore à l'artiste se découvrant postmoderne serait celle de la citation ou du patchwork. Une sorte de défense et illustration du kitsch, l'entrée dans la ronde insignifiante des signes : tout s'abolit dans l'absence de doute d'*Apocalypse now*. Au fond une manière plate et euphorique de jouer avec la fin de l'histoire. Cette version est, on le sait, principalement accréditée dans les milieux de la critique de l'art, américaine ou italienne.

La seconde prospère l'essentiellement à l'ombre des nouvelles technologies et du consensus. Le postmoderne qu'elle propose se révèle un moderne encore plus moderne, en quelque sorte un nouveau pousse-au-jour. Mais il n'est pas indifférent, loin de là, qu'on s'abrite sous le pavillon postmoderne pour mettre en circulation et rendre crédible un projet de cette nature. Le postmoderne ainsi défini se résume en effet à la volonté de se débarrasser des « impuretés » du moderne ; les guerres, les révolutions, les crimes. Mon sentiment, en ces matières, serait que tout se passe comme si on utilisait ce terme de postmoderne afin d'effacer tout ce que l'expérience impitoyable du moderne nous a légué et appris. C'est un moyen d'enjamber allègrement des siècles de bruit et de fureur. Du reste on saisit aisément ce qui fait l'unité de ces deux courants apparemment inverses. Si l'un dit : il n'y a plus rien à faire, si l'autre proclame : continuons, ensemble ils s'accordent pour tirer le rideau. Désormais il n'y a plus de problèmes. En congédiant le moderne, le postmoderne décrète l'extinction des problèmes.

- **Pourquoi avez-vous donc repris le terme de postmoderne ?**

- Je l'ai repris par provocation en le détournant de son usage pour revenir, dans le jeu de cette équivoque, sur l'analyse d'une certaine modernité, en ayant pour objectif d'en accuser les impasses ou les impossibilités. J'y fais référence contre l'establishment philosophique allemand que la position notamment d'Habermas porte au jour. Il ne m'apparaît pas possible en effet de continuer à penser comme lui, de faire comme si le programme moderne d'une certaine Aufklärung - celle qui n'est pas kantienne - devait se perpétuer sans plus de réflexion. A mes sens, toute philosophie de ce genre, qui reprend sans réserves les thèmes de l'émancipation, ferme les yeux sur l'essentiel : l'échec de ce programme. Elle vise à cicatriser les blessures, impossibles à refermer, qui ont été faites à l'idéal moderne pendant deux siècles. Ce n'est pas l'absence de progrès, mais au contraire le développement technoscientifique, artistique, économique et politique qui a rendu possibles les guerres totales, les totalitarismes, l'écart croissant entre le Nord et le Sud, le chômage et la nouvelle pauvreté, la déculturation générale avec la crise de l'École. Pour parler brutalement, je dirais qu'au moins un nom signe la fin de l'idéal moderne : Auschwitz.

- **Pourtant, dans tous vos textes, vous défendez l'avant-garde inséparable de l'idéal moderne.**

- Les choses ici sont très complexes. Il est bien certain que l'avant-garde artistique, au même titre que l'avant-garde politique, participe de l'esprit de maximisation de l'idéal moderne. La radicalité vise à remettre les aiguilles de l'horloge à zéro. La liquidation des préjugés, les clartés qu'elle annonce et promet, s'effectuent à coup de fusil. Il est non moins assuré que cet idéal, qui a pu nous paraître comme un fol et merveilleux espoir, a pris fin pour nous. Mais il faut encore s'entendre sur ce que nous refusons. Liquider l'avant-garde, comme le réclament les courants « trans-avant-gardistes » fait à mes yeux une détestable opération. Car, demandons-nous, de quoi veut-on se débarrasser avec elles ? On veut, en fait, oublier la sauvagerie du moderne, l'immense violence qu'il a excrécée sur les corps, les modes du sentir et du penser. On veut nous faire désapprendre que nous avons été et que nous sommes encore modernes. Mais on vise encore autrement avec le déni des avant-gardes : les avant-gardes sont prises en effet dans un double mouvement radical et critique. En les rejetant on efface aussi du même geste leur autre face, critique. Car les grands artistes modernes, Duchamp ou Klee, ont su interroger les conditions de possibilité de leur travail et buter sur l'énigme : u'est-ce que peindre ou qu'est-ce que faire de la musique ? Ils ont su, ou osé, retourner le moderne sur lui-même et contre lui-même pour le mettre en question. Bref ma défense des avant-gardes est en quelque sorte double. Une première fois « négative » : je considère l'abandon de toute perception des différends qui résulte de leur mise à l'écart. La seconde fois « positive » : il n'est pas question d'oublier que les avant-gardes, par tout un côté, sont fidèles au programme de la critique.

- **Autrement dit, quand vous parlez du postmoderne, votre propos est d'accuser au sein du moderne le différend entre son projet radical et son projet critique ?**

- Je ne ferais pas probablement mienne cette formulation mais il est bien clair pour moi que le postmoderne ne signifie pas l'oubli du moderne. Lorsqu'on oublie le moderne on oublie à la fois l'« oubli » qui peut le caractériser, celui du crime ou de la guerre, et le travail d'anamnèse qui a pu être entamé en son sein. Vouloir liquider le moderne en faisant l'économie de l'anamnèse m'apparaît comme naïf ou mensonger. Quand je parle de postmoderne, j'invite avant tout à ne pas oublier l'« oubli ».

